

les icebergs (montagnes de glace) qui hérissaient la plaine congelée.

On ne peut se faire une idée de la puissance de compression exercée par ces resserrements du champ de glace, quand une cause extérieure le comprime,—tempête ou courant.

Aucune force ne saurait résister à cette impulsion lente et continue.

Le phénomène s'annonce au loin par une rumeur, sourde d'abord, mais qui grandit, s'approche, puis enfin éclate avec le bruit du tonnerre, répercuté d'une montagne de glace à l'autre. De sinistres craquements se font entendre, le champ se fendille, se hérisse d'hummocks à l'équilibre instable, qui se retournent pesamment, éventrent la surface solide qui les entoure et, après s'être balancées pour reprendre leur assiette, s'immobilisent enfin,—quittes à recommencer quelques instants plus tard.

L'homme se sent bien petit en face de ces grands spectacles de la nature boréale, et instinctivement sa pensée se reporte à celui qui est l'ordonnateur de ces panoramas étranges et tient dans sa main l'immense kaléidoscope de l'océan polaire.

\* \*

Mais,—quelque soit notre jouissance à évoquer ces paysages virilement estompés de la nature avoisinant le pôle,—nous ne saurions nous attarder à les décrire dans un court article de journal.

Au reste, la *Jeannette* est là, au milieu de ce formidable chaos de glaces et seul refuge à plus de trente existences humaines, qui requiert toute notre attention.

Le printemps a succédé à l'hiver et l'été au printemps, sans délivrer le navire de son épaisse prison de glace.

Il est toujours errant avec la banquise, zigzaguant dans une série de spirales en vue des mêmes îles que l'hiver précédent.

L'automne arrive, puis un autre hiver avec ses rigueurs terribles, ses incertitudes décourageantes.

Le navire, quelque peu incliné sur un de ses flancs, tient toujours bon : mais il fatigue, il gémit. On dirait qu'elle pleure sa fin prochaine, inévitable, la pauvre *Jeannette*.

Enfin, le 19 janvier 1880, en pleine nuit,—car le soleil était disparu sous l'horizon depuis le 16 novembre, pour ne revenir qu'au bout de soixante-onze jours,—une clameur terrible court sur le champ de glace environnant.... Des détonations se succèdent.... Des chutes d'énormes icebergs ébranlent la surface rigide de la plaine sourdement travaillée.... De grands pans de glace se dressent de champ, se renversent avec fracas les uns sur les autres, se rompent, s'émiettent....

Ce sont les icebergs libres, ces lourdes montagnes de glace profondément immergées, qui livrent à la banquise un assaut formidable.

Poussés par un courant sous-marin dont l'impulsion vient d'être éveillée par quelque cause inconnue, ils se ruent sur le champ de glace avec cette force d'inertie qui caractérise les grandes masses en mouvement.

Rien ne résiste à cette poussée aveugle.

Du plus loin que l'œil peut voir, on n'aperçoit que le chaos mouvementé de l'*ice-field* qui se disloque, se boursouffle, éclate avec des bruits de tonnerre.

La pression autour du navire augmente de plus en plus.

La *Jeannette* est ébranlée de l'étrave à l'étambot ; son pont se bombe prêt, à éclater.... Les étrépillons de la cale s'enfoncent dans les membrures de chêne qui les appuient....

Que va-t-il arriver ?

Est-ce la fin ?... Est-ce le naufrage ?

Pas encore.

Après quelques minutes de cette compression énorme, la détente a lieu.

Le ressort, dont les spirales se touchent, agit à son tour en sens contraire, repousse la force compressive, et les icebergs reculent un peu pour s'immobiliser comme des tours géantes au milieu d'une scène de carnage.

Mais la *Jeannette* a été blessée à mort dans ce combat de géants.

Une voie d'eau s'est déclarée.

Où ? Impossible de le savoir.

Il faudra donc pomper désormais, pomper sans relâche, pomper toujours.

Et, quand les bras seront épuisés, que les forces physiques ne seront plus à la hauteur du courage moral, le mécanicien Melville aura un éclair de génie pour soulager la détresse commune : il imaginera d'ajouter à la pompe à vapeur de la *Jeannette* celle du grand cotre du bord, inutilisée jusqu'alors.

Enfin, cette voie d'eau finira par être épuisée et à peu près aveuglée.

Mais que de fatigues essuyées et que d'humidité en perspective pour le reste de l'hiver !

On le passa pourtant encore sans encombre, cet hiver redouté.

Puis on atteignit le printemps de l'année 1881, qui devait amener une solution que l'on n'entrevoit que trop bien à la position désespérée des hivernants polaires.

\* \*

Dès les premiers jours du mois de juin, on sentait déjà que la banquise "travaillait." Les grands hummocks, ébranlés par de sourdes commotions, se découronnaient de leurs pics ou de leurs clochets, oscillaient largement sur leur base, en étoilant le champ de glace qui les emprisonnait....

Une force extérieure se faisait sentir, que l'on devinait bien, mais qui demeurait invisible.

Et le soleil,—l'astre béni, quoique avare, de ces hautes latitudes,—dardant ses rayons de plus en plus vivifiants, activait davantage tous les jours ce travail de désagrégation qui faisait frémir la banquise.

Enfin, à l'heure où l'astre du jour éclaire déjà les régions tempérées,—vers quatre heures, le 13 de juin 1881,—le cataclysme, préparé par la nature et attendu par l'équipage, se produisit....

Les icebergs, ébranlés par une poussée incontrôlable, se prirent à osciller et se mirent en marche, des limites extrêmes de l'horizon.

Broyant tout sur leur passage, ils se ruèrent à l'assaut de la banquise, qu'ils éventrèrent, sans que leur marche en parût seulement retardée.

Quelques instants plus tard, autour du vaisseau prisonnier, tout était confusion, rumeurs assourdissantes, pans de glaces se dressant pour retomber avec fracas, icebergs s'ouvrant un chemin à travers toutes ces horreurs comme de gigantesques charrues, clameurs sans nom, chaos indescriptible.

L'équipage, qui avait abandonné le navire dès la veille, en prévision de la catastrophe, assistait à ce spectacle, l'angoisse au cœur et dans l'attente d'un dénouement fatal, désormais inévitable.

En effet, la malheureuse *Jeannette*, saisie dans cette ronde infernale de montagnes de glace, se cabra comme un cheval de guerre blessé à mort, dressa vers le ciel sa proue, soudain dégaïcée, puis, coulant par l'arrière, disparut en quelques secondes dans les profondeurs de la mer polaire.

Et l'équipage américain, seul sur la banquise immense, loin, bien loin de tout secours possible, lorsqu'il eut vu le dernier tableau de cette scène d'une horreur sublime disparaître à ses yeux,—l'équipage américain courba la tête.... pour la première fois, écrasé par la vision anticipée des malheurs qui l'attendait.

Eugène Dick

(La fin au prochain numéro)

Ce sont souvent ceux qui n'ont pas assez de pain qui en donnent le plus volontiers à ceux qui n'en ont pas du tout.—ALPHONSE KARR.

## PROPOS DU DOCTEUR

L'ACIDE CHROMIQUE CONTRE LA TRANSPIRATION.—En Allemagne, la direction de santé du ministère de la guerre vient de recommander l'emploi de l'acide chromique, comme remède peu coûteux, sûr et sans danger, propre à prévenir la transpiration des pieds. On badigeonne la peau des pieds avec une solution chromique à 5 10 0/0, et l'opération n'a pas besoin d'être renouvelée avant deux ou trois semaines. Avant de prendre cet arrêté, l'administration avait essayé ce remède, avec les meilleurs résultats, sur 18,000 sujets.

LA CONTAGION DE LA SCARLATINE.—Un médecin anglais, le docteur Fox, vient de saisir la justice d'un fait de transmission de la scarlatine par les livres loués dans les cabinets de lecture.

Ayant observé trois cas de scarlatine dans une maison et ayant recherché la cause de cette petite épidémie, il fut amené à suspecter un livre loué dans un cabinet de lecture.

Une enquête faite à la librairie a démontré que ce livre avait été loué peu de temps auparavant, par une famille dans laquelle il y avait un cas de scarlatine. Il est donc évident que la circulation des livres loués est dangereuse au point de vue de la transmission des maladies infectieuses, d'autant que le livre conserve facilement les pellicules et les poussières contagieuses, et que justement les convalescents lisent beaucoup.

LES CORS AUX PIEDS.—Le cor est une croissance qui se rapproche du durillon, mais s'en différencie cependant par la présence d'un prolongement central, d'une véritable pointe, qui s'enfonçe plus ou moins dans l'épaisseur des tissus.

Ce noyau central ou, pour parler le langage courant, cette racine est la caractéristique du cor ; c'est elle qui cause, en comprimant le derme, les douleurs si vives dont le cor est le siège.

Il peut y avoir plusieurs racines à un seul cor. Le cor est, comme vous le savez, une maladie des pieds ; elle se cantonne aux orteils, du cinquième surtout, au petit orteil, à la partie moyenne de leur bord externe.

Lorsqu'elle siège entre les orteils, elle prend le nom d'œil de perdrix.

Vos bottines élégantes, mesdames, quand elles sont serrées ou mal ajustées, sont les seules causes de cette production si peu r'jouissante. Aussi un bon cordonnier est-il un ami précieux, aussi ne devez-vous pas trop chercher à faire petit pied.

Acceptons sans récriminer les pieds dont la nature nous a gratifiés et ne cherchons pas à corriger les imperfections que nous pouvons découvrir à la forme ou au volume de ces organes.

La douleur est le principal inconvénient des cors ; elle est surtout marquée par les temps humides.

On a beaucoup dépensé d'encre et de salive à ce propos ; beaucoup de moyens curatifs et le nombre des traitements vantés est la meilleure preuve de l'inefficacité de la plupart d'entre eux.

Le meilleur appareil est un anneau de caoutchouc qu'on dispose de façon que la tête du cor corresponde au vide de son centre ; mais cet appareil ne vaut pas encore grand'chose.

Grattez et coupez vos cors, renouvelez l'opération assez souvent, et vous ne souffrirez que très peu : c'est le meilleur moyen de vivre en paix avec votre ennemi.

Si vous voulez obtenir une guérison radicale, trempez dans un peu d'acide acétique faible le bout d'une allumette et frottez-en chaque jour la surface du cor, en ayant bien soin de ne pas dépasser la surface malade. Le cor imbibé tombera au bout de quelques jours.

A côté de ce moyen, il faut signaler l'acide salicylique dissout dans du collodion :

Collodion..... 10 grammes.  
Acide salicylique..... 1

Etendre un peu de cette préparation sur le cor, laisser sécher et prendre un bain de pieds tous les trois jours, puis essayer de détacher du cor tout ce que l'on en peut détacher, et recommencer jusqu'à ce que la guérison soit obtenue ou.... que la patience vienne à vous manquer.